

I

PETIT-JEAN ET SA MARRAINE

Il était une fois des gens tout à fait pauvres qui eurent un petit garçon ; c'était leur treizième enfant, et ils ne trouvaient personne dans le voisinage pour le tenir sur les fonts du baptême et faire de lui un petit chrétien.

Le mari se mit en route pour aller à la recherche d'un parrain et d'une marraine ; il rencontra sur le grand chemin un seigneur richement habillé, qui s'arrêta devant lui et lui dit :

— Où allez-vous, mon ami, que vous avez la mine si triste ?

— Ah ! répondit l'homme ; il vient de me naître un petit garçon, et nous sommes si pauvres que personne dans le pays ne veut le nommer ; c'est pourquoi je cherche des âmes charitables pour l'assister à son baptême.

— Si vous voulez, c'est moi qui serai son parrain, et je vais aussi aller vous chercher une marraine.

L'homme remercia beaucoup le seigneur, et lui dit qu'il irait emprunter un cheval à un de ses voisins pour amener la marraine ; mais le seigneur lui dit qu'il n'en avait pas besoin.

Il mit ses bottes de sept lieues, et bien que le château de la demoiselle fût éloigné, il ne tarda pas à y arriver ; il lui demanda d'être marraine avec lui de l'enfant d'un pauvre homme, et quand elle eut accepté, il lui proposa, pour se rendre plus vite à l'endroit où avait lieu le baptême, de monter sur son dos. La demoiselle le voulut bien, et quand il se remit en route, comme il était plus chargé que d'habitude, il ne faisait plus à chaque enjambée que six lieues au lieu de sept.

Ils arrivèrent pourtant assez vite à l'endroit où était le nouveau-né ; il fut porté à l'église, et on lui donna le nom de Petit-Jean.

Après le baptême, le parrain et la marraine firent des présents aux parents, pour que leur filleul ne manquât de rien ; puis le seigneur se remit en route, et la demoiselle retourna à son château.

Petit-Jean venait comme la pâte dans la met (huche) et il n'était

jamais malade ; quand il eut sept ans, sa marraine le mit à l'école, et il profita si bien des leçons de son maître qu'au bout de deux ans il était devenu aussi savant que lui. Alors sa marraine, contente de voir qu'il apprenait si bien, vint le chercher pour le conduire à une école plus grande, où il pourrait achever de s'instruire. Avant de sortir du bourg, elle lui acheta un couteau, et tout le long de la route, le petit garçon s'amusait, comme font les enfants de son âge, à couper des branchettes pour en faire des petits bâtons et des jouets.

Sa marraine était montée sur un petit âne, et elle le laissa s'amuser à sa guise, jusqu'au moment où ils se trouvèrent à l'entrée d'un bois. Alors elle lui dit :

— Voici un bois que nous devons traverser : garde-toi de couper la moindre branche, de cueillir la plus petite fleur, de toucher à quoi que ce soit, avant que nous en soyons sortis ; si tu me désobéissais, je disparaîtrais aussitôt, et tu ne me reverrais plus.

— Ah ! marraine, répondit Petit-Jean, vous ne voudriez pas m'abandonner !

— Si, je te laisserai sûrement si tu me désobéis.

Comme ils étaient au milieu du bois, Petit-Jean vit planer une corneille qui tenait dans son bec une belle couronne de fleurs.

— Oh ! disait-il, la jolie couronne ; si l'oiseau la laisse tomber, je la ramasserai et je jouerai avec elle ; car bien qu'elle soit tressée avec des fleurs, elle ne doit pas être comprise dans la défense que m'a faite ma marraine.

Au moment où il achevait de faire à mi-voix ses réflexions, la corneille ouvrit le bec, et la couronne vint rouler sur le gazon juste devant le petit garçon ; il s'en empara tout joyeux et s'amusa à la regarder et à la tourner en tout sens ; mais quand il leva les yeux pour la faire voir à sa marraine, elle avait disparu, et il ne vit plus que l'âne.

Il se mit alors à pleurer, et il s'écriait :

— Ah ! j'ai perdu ma marraine ! maudite soit cette couronne qui m'a tenté ! que vais-je devenir maintenant ?

— Ne t'afflige pas, petit gars, lui dit l'âne, poursuis ta route avec moi, et je t'indiquerai comment tu pourras trouver de l'ouvrage et gagner ta vie.

Petit-Jean embrassa son âne, et il se sentit tout consolé de ce qu'il lui avait dit. Ils sortirent du bois, et quelque temps après ils arrivèrent devant un beau château ; l'âne lui dit d'y entrer et d'essayer de s'y louer, et il le laissa à la porte. Quand Petit-Jean fut dans la cour, il demanda à ceux qui y étaient si on avait besoin d'un petit domestique.

— Que sais-tu faire ? et d'où viens-tu ? lui demanda l'intendant.

— Hélas ! je ne sais pas faire grand chose ; mais j'ai bonne volonté. C'est bien malheureux pour moi que ma marraine m'ait abandonné parce que je lui ai désobéi.

— Comment s'appelle-t-elle, ta marraine ?

— Je ne sais pas son nom : mais c'est une belle dame, et ce doit être une fée ou une princesse pour le moins.

— Et toi, comment te nommes-tu ?

— Petit-Jean, monsieur.

— Hé bien, Petit-Jean, je te gage pour décrotter les souliers et faire d'autres menus ouvrages. Tu seras nourri et habillé, et tu auras deux sous par jour.

— Ah ! monsieur, dit le petit gars, j'aimerais mieux n'avoir qu'un sou par jour et garder avec moi l'âne de ma marraine.

— Soit, dit l'intendant ; amène-le, on lui trouvera une petite place dans l'écurie.

Petit-Jean avait bonne volonté, et il se mit vite au courant de son ouvrage : il allait et venait dans le château, et tout le monde l'aimait, parce qu'il était doux et complaisant.

Un jour il passait dans une salle où ses maîtres étaient à se divertir ; comme ils étaient de belle humeur, ils lui dirent de rester avec eux, et s'amuserent à le faire causer : le petit gars leur répondit si poliment et avec tant de raison que tout le monde en fut surpris.

— Où as-tu appris tout cela, Petit-Jean ? lui demanda son maître.

— A l'école, monsieur, où m'avait mis ma marraine.

— De quel pays es-tu ?

— De Sainte-Eniguette : mes parents ne sont pas riches ; mais mon parrain est un seigneur et ma marraine une belle dame ; ce doit être une fée ou une princesse pour le moins : elle était venue me chercher pour me conduire à une grande école, quand en pas-

sant par un bois, elle a tout à coup disparu, parce que je lui avais désobéi en ramassant une couronne qu'une corneille venait de laisser tomber de son bec.

Le maître du château reconnut alors que Petit-Jean était son filleul ; mais il se garda bien de le lui dire, et il alla raconter à sa servante ce qu'il venait d'apprendre. Celle-ci, qui était une méchante femme, lui conseilla d'envoyer Petit-Jean à la recherche de sa marraine, et de lui dire qu'il le tuerait s'il ne la retrouvait pas.

Le seigneur fit appeler Petit-Jean et lui dit :

— Il faut que tu ailles à la recherche de ta marraine.

— Comment voulez-vous que j'y aille ? je ne sais pas son nom et j'ignore où elle est allée.

— Fais comme tu voudras ; si tu ne la retrouves pas, il n'y a que la mort pour toi.

Petit-Jean était bien désolé, car il ne savait comment s'y prendre pour éviter d'être tué ; il alla à l'écurie, et raconta à son âne l'ordre que son maître venait de lui donner.

— Ne t'effraie pas, lui répondit l'âne ; ta marraine demeure dans un beau château, bien loin d'ici, au bord de la mer ; mais je te conduirai jusqu'à elle.

Petit-Jean monta sur le dos de l'âne, et il resta longtemps en route ; mais il finit par arriver au château de sa marraine : elle fut bien contente de le voir, et elle lui fit mille caresses ; mais quand il eut dit la commission dont son maître l'avait chargé, elle déclara qu'elle ne se mettrait pas en route, à moins que son château ne fut arrivé là-bas avant elle.

Le petit gars vint retrouver son maître, bien affligé, car il pensait qu'il ne serait pas content de la réponse qu'il lui apportait ; son maître lui dit :

— Il faut que tu amènes ici le cheâteau, ou il n'y a que la mort pour toi.

Petit-Jean retourna à l'écurie consulter son âne, qui lui dit :

— Ne t'afflige pas ; mais va demander au seigneur de l'argent pour ton voyage ; tu achèteras quatre ou cinq barriques d'eau-de-vie, et quand tu seras arrivé là-bas, tu trouveras des géants à qui tu les donneras, et qui t'aideront quand ils les auront bues.

Petit-Jean se remit en route, et il finit par arriver auprès du château de sa marraine ; il y rencontra des gens grands et forts comme des hercules ; il leur offrit la moitié de ses barriques d'eau-de-vie, et ils en furent bien contents. Ils étaient si forts qu'ils prenaient les barriques par le côté et les soulevaient aussi facilement que des pichets de cidre, et ils buvaient l'eau-de-vie par la bonde.

Petit-Jean les laissa boire tout leur content, puis il leur dit :

— Puisque vous êtes si forts, vous devriez bien m'aider à charger ce château sur un navire.

— Ce n'est pas facile, répondirent-ils ; mais tu as été si aimable avec nous que nous ne voulons pas te refuser un service, et nous allons essayer.

Ils se mirent à l'ouvrage, et ils eurent bien du mal ; ils finirent pourtant par soulever le château, et par le placer sur le navire. Petit-Jean les remercia et pour les récompenser, il leur fit cadeau des barriques d'eau-de-vie qui lui restaient, et ils montèrent à bord du bâtiment pour aider à mettre le château à terre quand ils seraient arrivés.

Lorsqu'ils eurent déchargé le château à quelque distance de celui du seigneur, Petit-Jean vint dire à son maître qu'il l'avait amené, et qu'il pouvait le visiter ; le seigneur alla le voir, puis il dit :

— C'est bien ; mais je ne vois pas ta marraine ? est-elle dedans ?

— Non, elle n'a pas encore voulu venir.

Le seigneur alla encore consulter sa servante, puis il vint dire à Petit-Jean.

— Il faut que tu amènes ici ta marraine, ou il n'y a que la mort pour toi.

Petit-Jean alla trouver son âne qui lui dit de demander de l'argent au seigneur, et d'emmener avec lui des joueurs de violon. Il arriva avec eux au pays de sa marraine ; ils lui jouèrent de beaux airs et elle voulut bien s'en revenir avec eux et Petit-Jean, mais quand elle fut au milieu de la mer, sur le navire qui l'amenait, elle y jeta les clés de son château.

Lorsqu'elle fut arrivée, elle demanda à ceux qui l'avaient amené où ils comptaient la loger.

— Dans votre château, répondirent-ils.

Et ils l'y conduisirent et ils essayèrent d'ouvrir les portes ; mais ils s'aperçurent que toutes étaient fermées à double tour, et ils ne purent les ouvrir.

La demoiselle dit alors qu'elle allait s'en aller, puisqu'on ne voulait pas la loger convenablement, et on eut bien de la peine à la faire rester.

Le seigneur alla consulter sa servante qui lui dit que puisque Petit-Jean avait bien pu amener le château, il devait aussi pouvoir en trouver les clés ; il fit venir Petit-Jean et lui dit :

— Il faut que tu rapportes ici les clés du château, ou il n'y a que la mort pour toi.

Voilà Petit-Jean bien embarrassé ; il demanda à sa marraine de lui donner les clés ; mais elle lui dit qu'elle ne le pouvait puisqu'elles étaient dans la mer, et elle ne voulut pas lui aider à les retrouver.

Il alla à l'écurie, et dit à son âne en l'embrassant :

— Comment faire, mon bon âne, pour retrouver les clés du château qui sont au fond de la mer ?

L'âne lui répondit :

— Avec l'argent qui te reste, tu vas acheter du grain, et quand tu seras arrivé sur le rivage où était le château de ta marraine, tu en jetteras à la mer une partie : alors tu verras le roi des Poissons venir pour le manger, et tu lui promettras de lui donner le reste s'il peut te rendre les clés.

Petit-Jean suivit le conseil de son âne ; il chargea un bateau de grain, et quand il fut à l'endroit où avait été le château de sa marraine, il se mit à jeter à la mer des poignées de blé et d'avoine : aussitôt il vit le roi des Poissons qui venait pour le manger, il était suivi de ses sujets et il y en avait de toutes les tailles, de toutes les formes et de toutes couleurs.

— Roi des Poissons, dit Petit-Jean, demandez à vos sujets s'ils n'auraient point vu le paquet de clés que ma marraine a jeté au fond de la mer ; si vous me le rapportez, je vous donnerai tout le grain que j'ai ici.

Le roi des Poissons interrogea ses sujets l'un après l'autre et leur demanda s'ils n'avaient point vu les clés, mais ils répondirent tous que non ; à la fin, il arriva un vieux crabe qui n'avait pas pu venir

aussi vite que les autres, et quand le roi des Poissons l'eut aussi interrogé, il dit qu'en se promenant sur la vase au fond de la mer, il avait vu un paquet de petits morceaux de fer attachés avec un anneau.

— Va les chercher, dit le roi des Poissons; on te mettra ta part de côté.

Le vieux crabe s'éloigna le plus vite qu'il put, et au bout de quelque temps, il revint avec les clés; le roi des Poissons les remit à Petit-Jean, qui le remercia, et distribua aux poissons le grain qui lui restait.

Il revint ensuite près de son maître, et lui donna les clés; le seigneur ouvrit les portes du château, et il y fit entrer la demoiselle. Il lui dit alors qu'il voulait l'épouser; mais elle refusa et dit :

— C'est Petit-Jean qui a eu toute la peine; il est juste qu'il ait aussi la récompense.

Petit-Jean se maria avec sa marraine; ils firent de belles noces, et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

(Conté en 1878, par Aimé Pierre, de Liffré, garçon de ferme à Ercé-près-Liffré).

(A suivre).

PAUL SÉBILLOT.

